
COLLECTION
HALLEBARDE



MÉMOIRES D'ORAGE

Tome 1 : Fille du pays

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Mémoires d'Orage / Jérémie Bourdages-Duclot.

Noms: Bourdages-Duclot, Jérémie, 1990- auteur. | Bourdages-Duclot, Jérémie, 1990- Fille du pays.

Collections: Collection Hallebarde; 7.

Description: Mention de collection: Collection Hallebarde; 7 | L'ouvrage complet comprendra 5 volumes. | Sommaire incomplet: tome 1. Fille du pays.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220008930 | Canadiana (livre numérique) 20220008949 | ISBN 9782925006183 (couverture souple: vol. 1) |

ISBN 9782925006190 (EPUB: vol. 1)

Classification: LCC PS8603.O94455 M46 2022 | CDD C843/6—dc23

ISBN

978-2-925006-18-3

978-2-925006-19-0 (EPUB)

978-2-925006-20-6 (ensemble)

Illustration

Sean Samuels

Image de collection « Hallebarde »

Magalie Chen Laberge

Couverture et grille graphique

Alizés Communication

Mise en pages et adaptation numérique

Studio C1C4

Révision linguistique

Nathalie Boivin

Distributeur exclusif pour le Canada

Messageries ADP

www.messageries-adp.com

Éditions du Bouclier

CP 8447 Chicoutimi Racine

Chicoutimi (Québec) G7H 5C2

418-376-3043

www.editionsdubouclier.com

Dépôt légal

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2022.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© Éditions du Bouclier

Imprimé au Canada

MÉMOIRES D'ORAGE

Tome 1 : Fille du pays

JÉRÉMIE BOURDAGES-DUCLLOT



Éditions du
Bouclier

*Pour Milo
et toutes les aventures à venir.*

I

LE RENDEZ-VOUS

J'ai rencontré Cassandre par une journée qui lui ressemblait.

C'était il y a longtemps, déjà. À une époque où, enfant secouée par les tragédies et les dangers, j'avais le cœur qui battait trop fort, trop vite.

C'est peut-être ce qui m'a permis de garder tous ces souvenirs. La peur imprime des sensations dans la chair, des images sur la rétine, des gravures qui ne se perdront jamais. L'averse glaciale transperçant mes os. Les ombres encapuchonnées et menaçantes nous bousculant, dans le dédale des avenues boueuses. Une mémoire grise, empreinte de la violence inhérente à mon pays. Du haut de mes dix ans, j'observais le monde avec un mélange de peur et de lucidité précoce.

Une orpheline aux pieds gelés, au manteau de bure détrempé, trébuchant dans l'ombre d'un gaillard hirsute et sombre. Je me souviens de la pluie drue et du ciel noir, parfois illuminé de spasmes orangeux. De l'odeur de boue, de cheval et d'excréments qui me donnait la nausée.

S'arrêtant parfois au coin d'un porche, Tomás se retournait, se penchait vers moi, l'épaisse moustache ruisselante et l'œil grave.

— Accroche-toi à moi, me disait-il de sa voix gutturale, dans l'accent roulé de son pays.

J'aurais bien voulu. Mais l'averse, le froid et le vent m'engourdisaient. Je ne parvenais plus à refermer les doigts. Maugréant, l'ancien militaire passait alors une grosse main autour de mes épaules, l'autre tirant sur les rênes de notre monture, et entraînait mon corps grelottant dans les méandres du faubourg.

Si mon premier souci, à ce moment, était de trouver un abri et de la chaleur, le recul des années et de l'âge m'a fait réaliser à quel point Tomás devait se méfier de tout. Des mendiants estropiés qui se targuaient faussement, chapelet à la main, d'avoir perdu leur jambe à Naverne. Des commerçants qui peinaient à faire avancer leur mule dans un faux plat glissant. Des prostituées indifférentes, vendant leurs charmes plus par routine que par conviction sous des porches assaillis par la pluie. Des frères de l'ordre de David, marchant dans une inébranlable procession, se rendant à l'abbaye montagnarde de Saint-Claude. Pour Tomás, nous avions beau être dans un trou à rats, loin de la Capitale, le monde complotait toujours et certainement contre nous. Contre moi, du moins.

Les temps ont changé depuis. Mais à l'époque, la Vallée-des-Pèlerins était un carrefour de voyageurs, de métèques et de convois marchands, les uns faisant halte dans un aller simple vers Marañon, les autres se ravitaillant avant l'ascension du massif d'Aubayn, lieu sacré de l'Archipel. S'y joignaient mercenaires, brigands de grand chemin, aventuriers, courriers et collecteurs d'impôts. Parias, hérétiques.

Je mourais de froid, de faim et de fatigue, quand nous arrivâmes à la porte battante du Vieux Berger. Tomás reconnut le lieu, car il y était déjà venu. Avant d'entrer dans l'auberge, je m'arrêtai un instant devant l'enseigne, qui oscillait sous

une peinture arrachée. Sur l'écriture usée, on avait peint, récemment, la croix rouge de la préfecture impériale. J'étais jeune, mais la tension qui régnait, à l'époque, dans nos rues citadines et au cœur de nos bazars, je la connaissais. À mi-chemin entre le rappel à l'ordre et la menace, la marque laissée sur l'enseigne évoquait le saccage, le fouet et la honte.

Mon grand protecteur paya une place en box au garçon d'écurie, lequel entraîna notre cheval vers l'arrière. Avec la poigne à la fois réconfortante et inquiétante de Tomás derrière le cou, j'entrai dans l'atmosphère enfumée, chaude et âcre de l'auberge.

Si la rue m'effrayait, le grand gîte du village ne fut pas en reste. Je me sentis comme une souris parmi des géants vêtus de hardes, de cuir et de toile rapiécée, échangeant à voix forte pour mieux s'entendre dans le vacarme, portant à leurs lèvres un pot de bière ou une pipe à tabac, chiquant du maté importé de lointains pays, mordant dans un quignon de pain sec, brisant la croûte d'un vieux fromage. Des hommes et des femmes qui traversaient la vaste pièce, tonitruants ou silencieux, rassemblés à la lumière des lampes ou dans la pénombre. Je repérai vite, aux ceintures des uns et des autres, des gaines de pistolet, des épées et des dagues longues comme mon avant-bras. Bien des langues et des accents s'entremêlaient, comme une musique brusque et vibrante dont je ne comprenais qu'une partie. Des femmes jeunes et moins jeunes, le chignon noué sur la nuque et le tablier taché de gras, parcouraient les tables et apportaient soupes fumantes et eau-de-vie aux groupes impatientes, les traits fatigués, le front moite.

Encore frissonnante dans mes vêtements trempés, j'étais irrésistiblement attirée par l'âtre d'où émanait une douce chaleur, mais Tomás me retint.

— Là-bas. On nous attend.

C'était vrai. Nous avions rendez-vous.

Nous nous dirigeâmes vers le fond de la pièce, mon protecteur jouant du coude pour nous frayer un chemin. Je passais plutôt inaperçue grâce à ma petite taille, mais les quelques regards qui me trouvaient restaient accrochés. Je devais bien être la seule enfant dans l'auberge. Entre deux paires d'épaules, je remarquai les escaliers menant à l'étage. Un énorme molosse noir était juché sur les marches, la langue et les pattes pendantes, la mâchoire large et ouverte, le poil ras, les oreilles molles. J'eus le douloureux souvenir, à cet instant, des lévriers de ma mère que l'on avait retrouvés pendus, la veille de ma fuite.

Tomás m'amenait vers le seuil de la cuisine, où, supervisant l'auberge d'un air stoïque, un homme se tenait, essuyant ses mains avec une serviette dans un interminable geste. Le front ceint d'un bandeau, le visage en sueur, il portait tablier et chemise sans col. Il sembla réaliser la présence du gaillard au moment où celui-ci se planta devant lui. Le patron de l'auberge haussa un sourcil.

— Je peux vous aider, monsieur ?

Mais à peine terminait-il sa phrase que ses yeux dorés, en se posant sur moi, clignèrent deux fois avant de s'écarquiller.

— Oui, bien sûr, murmura-t-il. Je vous en prie, suivez-moi.

Je me souviens de son regard soucieux, de ceux qu'il se retenait de jeter vers la porte. Nous lui emboîtâmes le pas, vers l'ombre d'un coin inoccupé de la pièce. Je remarquai vite les regards qui nous suivaient. Tomás, derrière sa posture calme de vieux soldat, dégageait une tension presque palpable.

— Des taupes du Secrétaire ? demanda-t-il d'un air sombre en prenant place, écartant son fourreau.

Je m'assis sur la chaise craquante, un afflux de chaleur et de soulagement traversant mes jambes éreintées par la marche et la selle de notre hongre. Je fis un geste pour enlever ma lourde capuche trempée, mais Tomás m'arrêta brusquement. Il me fit non de la tête.

— Quelques-unes. Même au bout des Îles, on n'y échappe pas.

L'aubergiste soupira, essuyant la table avec sa serviette. Il me lança un rapide coup d'œil.

— Restez discrets. Je m'arrangerai pour qu'on ne vous dérange pas. Je vous ferai porter ce qu'il me reste de chaud dans la marmite.

Je contemplai la vapeur s'échapper de mes vêtements humides, comme la fumée d'un feu. Déjà, mes doigts retrouvaient leur préhension et je sentais mes pieds tiédir. Quand une servante nous apporta deux bols de soupe fumante, accompagnés d'un morceau de pain dur et de fromage, j'oubliai mes manières et dévorai tout à la hâte, le bouillon coulant sur mon menton, m'essuyant vite du revers de la main.

Tomás restait immobile. Il scrutait la pièce, les bras croisés sur la table, le visage sévère et méfiant. Il me faudrait des années avant de saisir le degré de vigilance et d'anxiété qui brillait dans ses yeux sombres, le soir de notre venue au Vieux Berger. Qu'en bon soldat, il avait déjà deux issues en tête, un couteau noir dans la manche et le cœur battant, le pouls rapide mais régulier.

Il me faudrait partager la vie, les douleurs et les exploits de femmes et d'hommes que seule une terre noire et rude peut engendrer, venus au monde comme on avance au champ de bataille, avec une odeur sauvage dans le sang et la marque du Diable dans les yeux. Il me faudrait tout réapprendre, faire le deuil de ma mère et de ma vie, pour mieux entrer dans

ce monde qui est le leur, dans cette existence qui leur a été donnée. Où la cruauté est vertu, où l'arquebuse et l'épée sont des livres de chevet. Je devrais les côtoyer pour mieux saisir comment ils chevauchèrent, à leur façon, le passage d'une ancienne époque aux temps nouveaux. Il faudrait encore bien du temps avant que je ne comprenne, pleinement, tout ceci.

— Vous ne mangez pas ? fis-je prudemment.

Tomás desserra les lèvres pour me répondre, mais il s'arrêta.

La porte s'était ouverte, laissant entrer le vacarme de l'orage et celui d'une poignée d'hommes en corselet de métal, coiffés de chapeaux. Des pistolets pendaient à leur ceinture. Aussitôt, le brouhaha se dissipa comme par enchantement. Une ombre passa sur les visages des clients qui se mirent à fixer leur pinte, ou à discuter à voix basse.

Je me rappelle précisément cette peur. Après un moment de quiétude et de confort, durement acquis, je sentis un nœud d'angoisse me serrer la gorge. Je reconnaissais bien la tenue des argousins, les corps de police impériale qui patrouillaient villes et hameaux du pays.

— *Lucas ! appela l'un d'eux. Il te reste quelque chose ? On meurt de faim ! Et du vin, pardi ! Pas de cette pisse que vous autres buvez dans le coin.*

La langue du Dominat résonna entre les murs de l'auberge, son accent mâché et rauque éteignit les autres, écrasa les échines. J'étais petite, mais je devais retrouver cette émotion collective, cette lourde et étouffante résilience à de nombreuses reprises. Répétez à un homme qu'il est un chien et il finira tôt ou tard par japper, disait un acte du poète Lorgeau. À cet âge, je ne le comprenais pas, mais je le sentais.

L'aubergiste les accueillit dans leur langue, que je maîtrisais bien, avec son fort accent de l'Archipel.

— Laurianne ! Apporte aux bons messieurs ce qu'il reste du lapin d'hier. *Désolé, c'est ce que nous avons de mieux.*

Leur capitaine fit un geste comme s'il s'en moquait bien. La voix virile et le rire lourd, les argousins traversèrent la grande salle et vinrent s'asseoir à deux tables de nous.

Le cœur en chamade, je fis mine de gratter le fond de mon bol, épiant la réaction de mon protecteur. Tomás avait approché son pichet de bière et le faisait lentement tourner entre ses gros doigts. Si son visage paraissait détendu, je pouvais voir les tendons saillants de ses poignets.

Dans le nouveau silence ou presque de l'auberge, on entendait distinctement le martèlement inlassable de la pluie.

— Dans combien de temps doivent-ils arriver ? Ceux du rendez-vous ? demandai-je d'une voix quasi inaudible, penchée vers Tomás.

Le vétérán grimaça.

— Ils devraient déjà être ici.

Un éclat de rire me fit lever les yeux par réflexe vers la table des gardes. L'un d'eux, ayant enlevé son chapeau, passa une main dans sa tignasse blonde, puis remarqua mon mouvement. Il fronça les sourcils en me dévisageant. Je détournai rapidement mon regard, mais en percevant le raclement de la chaise, je sus qu'il se levait et s'approchait de nous.

Tomás, à mes côtés, inspira profondément.

Le bruit de pas, de cuir mouillé et de ferraille s'arrêta devant notre table. Pétrifiée, je relevai la tête.

— *Bonsoir, monsieur*, dit l'argousin en langue impériale, ses yeux bleus rivés sur le vieux soldat.

— *Bonsoir.*

— *C'est un drôle d'endroit pour emmener une si jeune fille*, poursuivit-il en me désignant du menton. *Vous n'êtes pas d'ici.*

— *Nous sommes pèlerins, répondit calmement Tomás. En route vers les hauteurs de Saint-Claude. Nous allons prier pour l'âme de feu sa mère.*

L'officier demeura imperturbable, hochant lentement du chef.

— *Toutes mes condoléances.*

— *Merci.*

— *Et comment t'appelles-tu, petite ?* demanda-t-il en se tournant vers moi.

J'étais intimidée par la hauteur de ce regard pénétrant, par celui de tous les clients de l'auberge qui nous observaient en catimini, par la lenteur dangereuse de l'échange entre les deux hommes. Je bredouillai une réponse imperceptible, confuse, que je n'entendis pas moi-même.

— *Pardon ?*

Tomás voulut intervenir.

— *Elle s'appelle...*

— *Je ne le demande pas à vous, monsieur.*

Mon cœur s'affolait. Je déglutis en fermant les yeux. Quand je les rouvris, ce fut pour donner clairement ma réponse, sachant que c'était toutefois inutile : l'officier devinait certainement que j'allais mentir.

— *Isabelle, monsieur...*

— *Isabelle. J'aimerais bien te voir le visage, petite.*

Tomás bouillait à côté de moi. Un autre garde se leva pour venir nous rejoindre, une main proche de l'épée.

Évitant les yeux de l'argousin, je descendis mon capuchon derrière ma tête, laissant s'échapper des mèches châtaines. L'officier demeura silencieux un moment, pendant lequel je sentais son regard peser sur moi.

— *Capitaine, fit la voix nerveuse de Lucas, l'aubergiste. Mes clients sont épuisés, ils ont besoin de repos...*

— *Ne vous mêlez pas de ça.*

Je vis l'argousin, du coin des yeux, prendre le morceau de fromage dans l'assiette de Tomás et mordre dedans. L'ancien militaire restait inébranlable, mais sa mâchoire se crispa.

— *Vous, monsieur, n'avez pas l'accent de la province.*

— *J'ai grandi en Catalogne. Arrivé aux Îles il y a quinze ans.*

— *Et qu'est-ce qui a amené un Catan à quitter sa latrine natale pour venir vivre dans celle-ci ?*

— *J'ai fui la Fièvre.*

— *Ah, bien sûr. Métier ?*

— *Marchand.*

— *Mmh.*

Il détailla des yeux les larges épaules du vétéran, la balafre à son menton, le fourreau dépassant de son manteau.

— *Les affaires ?*

— *Ont été meilleures.*

Nouveau silence. L'argousin termina le fromage et se frotta les mains au-dessus de la soupe du vieux soldat.

— *C'est tout de même une sacrée coïncidence, monsieur. Vous et votre fille correspondez plutôt bien à la description de fugitifs recherchés dans tout l'Archipel.*

Je vis Tomás relever pour la première fois, lentement, la tête.

— *En effet. Une sacrée coïncidence.*

Cette fois, la main de l'officier s'était posée sur la crosse de son pistolet, le pouce jouant avec le chien. Il contempla longuement mon protecteur, en hochant lentement la tête et en se mâchouillant la joue, comme s'il réfléchissait à un problème complexe.

Tomás restait presque immobile, mais j'avais vu ses doigts s'approcher imperceptiblement de sa manche, où le poignard était dissimulé. Je sentais l'attention de toute la pièce

fixée sur nous, attendant l'inévitable effusion de sang. L'officier finit par lever sa main libre pour se lisser la moustache, avant de sourire.

— *Allons. Ne nous forcez pas la main...*

— Oh là, les coqs ! Vous êtes loin de votre enclos.

Dans un bruit cliquetant d'acier, les deux argousins pivotèrent avec surprise, dégainant à moitié leur arme. Leur faisaient face deux silhouettes sombres et dégouttant d'eau de pluie, la cape de toile rejetée sur l'épaule, le chapeau à larges bords enfoncé sur la tête. Il me fallut un instant pour réaliser, dans mon esprit d'enfant confus et terrifié, que la voix était féminine, tranchante et d'un calme glacial. Que le nouveau venu de gauche, maigre et petit, portait une barbe épaisse, mais que celui de droite avait le menton glabre et une tresse châtain ramenée sur la poitrine. Que, dans l'ombre de son chapeau usé et orné d'une plume fatiguée, brillaient deux yeux d'ambre aussi clairs que la coquille de son épée, bien visible à sa ceinture.

Que la voix était celle d'une femme, exprimée dans notre langue, la langue d'ici.

Je devinerais plus tard, en apprenant à observer ces détails, ce que les argousins durent noter du regard ce soir-là, dans les secondes qui virent l'apparition des deux inconnus. Les cicatrices couvrant leur visage et leurs mains, la garde zébrée et bosselée de leur épée. Le maintien détendu et assuré de deux bretteurs qui restent parfaitement maîtres d'eux-mêmes en s'interposant entre cinq policiers en armure, au milieu d'une arrestation. Comme seuls le font des gens qui ont vécu pire, ailleurs, autrefois.

Les sbires du Premier Secrétaire, à force d'être en contact avec la population des Îles, comprenaient notre langue, mais la parlaient peu, ou mal. Parfois, on rencontrait certains

garçons de chez nous qui, en quête de l'image fautive d'eux-mêmes portant cuirasse et épée, oubliaient d'où ils venaient, et joignaient les rangs de la police impériale. À la pâleur subite de l'officier, ce soir-là, je devinai qu'il avait tout saisi.

— *Ce n'est pas une affaire à soldat*, rétorqua-t-il d'une voix soudainement rauque, comme s'il pesait prudemment l'aspect des nouveaux venus.

Il est de ces moments qui marquent la mémoire, comme celui qui s'ensuivit, lorsqu'un silence lourd et tendu retomba dans l'auberge.

Quand l'individu de droite enleva lentement son chapeau, dévoilant le visage d'une femme de trente-cinq ou quarante ans, buriné, balafré par endroits, des mèches claires striées de gris collées à son front plissé. Quand cette femme coinça ce grand chapeau sous son bras et marcha dans notre direction. Parce qu'elle dégagait quelque chose que je n'avais pas encore connu, mais qui me serait bientôt familier. L'attitude et la posture, l'énergie et le regard de quelqu'un qui sait très bien qu'en face, au flanc et derrière se trouvent des hommes armés et investis de l'autorité impériale, mais encore bleus dans l'action. Parce que tout son physique, jusqu'au bout de ses doigts hâlés, indiquait une histoire violente. Et derrière elle, le petit homme sec et brun tenait en respect les policiers, debout à leur table, par le simple poids de son regard sombre, une main ferme posée sur son épée.

J'étais pétrifiée, hypnotisée par cette scène irréelle, quand une femme et son compagnon empêchèrent, par leur seule présence, une brigade entière d'argousins armés jusqu'aux dents de nous emmener.

À une grande enjambée de l'officier, dans l'atmosphère angoissante de la pièce, au moment où le molosse, du haut de son perchoir, se mettait à gronder comme s'il sentait la tension

se rassembler dans les muscles bandés des hommes et femmes présents, l'inconnue s'arrêta. Encore, et toujours, lentement.

— Vous êtes loin de votre enclos, répéta-t-elle.

Un murmure. Ce fut, cette fois, un murmure froid glissé entre ses dents, mais que la pièce entière entendit.

Le crépitement de l'âtre. Le grondement du chien. Un frissonnement me parcourut l'échine.

À ce moment-là de ma vie, j'ignorais encore qui était cette femme. Mais dès que je connaîtrais son identité, et jusqu'à l'heure de poser ces mots sur le papier, Cassandra Montferras, ce nom, ce nom terrible comme les tempêtes qui cassent les navires au large de nos Îles, me ramènerait toujours à cet instant-là. Dans une auberge pleine de témoins et de silence.

Une vaste fureur, derrière une grille, n'en est que plus effrayante. On ne sait jamais quand la grille va céder.

Du coin des yeux, je voyais l'aubergiste suer comme une fontaine, à mi-chemin vers les cuisines. Le brigadier devant nous jeta un coup d'œil à son capitaine, attendant l'ordre qu'il espérait le moins au monde. Je remarquai ses mains qui tremblaient, surtout celle tenant le pistolet dans sa gaine, produisant un petit *clac-clac-clac* intermittent sur le cuir.

Le peu de mots échangés et la menace qui brillait dans le regard de la femme contribuèrent à l'inconfort des argousins, dont le meneur semblait hésiter longuement, pris au dépourvu par ce changement dans les rôles. S'il persistait, il pourrait peut-être sortir de l'auberge en vie. Mais les lames encore rengainées des deux individus, leur langage non verbal et leurs yeux durs, habités par des enfers lointains, laissaient croire que ce ne serait pas une partie de plaisir.

Sous leur mutisme, les clients de l'auberge attendaient la suite. Je sentais leur regard posé sur les gardes, avec la force muette de spectateurs qui ont pris parti il y a longtemps,

accablant les hommes en armure d'un poids supplémentaire. Les policiers savaient bien que plus d'une dague, épée et pistolet habitaient les murs de l'établissement. Dans la confusion d'une échauffourée avec les nouveaux venus, un coup de couteau entre les hanches pouvait bien arriver à tout moment.

L'officier retira sa main du pistolet, les dents serrées.

— *Vous avez ma parole, grogna-t-il en se composant des épaules fières. Tôt ou tard, vous devrez payer pour ceci.*

Je me souviens de ce que répondit Cassandre. Rien.

Un simple regard de glace, l'imperceptible sourire au coin des lèvres qui découvrit une petite dent pointue, brisée. Une réponse comme celle-ci implique tant, signifie tant qu'un interlocuteur avisé ne peut que battre en retraite, par gestes prudents.

Ce fut ce que firent le capitaine des argousins et ses hommes, lesquels abandonnèrent leur pichet de vin et leur plat de lapin chaud, se redressant avec un orgueil blessé, le chapeau sur la tête et le pas encore plus fracassant dans leur sortie.

Il fallut qu'un moment passe, comme si tout le monde retenait encore son souffle.

Puis, le silence se brisa, les clients reprirent de plus belle le vacarme qu'ils avaient ravalé un peu plus tôt. Le molosse cessa de gronder, l'aubergiste s'essuya le front avant de disparaître dans les cuisines, et mon cœur s'apaisa enfin. L'inconnu petit et sec, après avoir jeté un coup d'œil par la porte, rejoignit sa compagne, qui se dressait toujours devant nous, silencieuse.

À mes côtés, Tomás laissa échapper un interminable soupir retenu.

— Vous êtes en retard.

La femme acquiesça à peine. Ses yeux d'or froid se posèrent sur moi, et j'eus un nouveau frisson.

— Vous vous doutez bien que nous ne pouvons nous attarder ici.

* * *

Je suis née là où le roc tombe dans la mer.

On pourrait croire, en voyant pour la première fois ces îles surgir de l'océan, nappées de brouillard, de neige et de bourrasques, qu'il fut un jour où un grand déluge avala tout, submergea tout. Sauf cet endroit. Comme l'ultime terre rescapée. Ces pics noirs et blancs, ces falaises zébrées de fissures apparaissent ainsi, hors des eaux, comme les murs d'un paradis violent et inaccessible.

Mon pays, c'est ce que Dieu a fait avec les restes du monde, quand il les a égrenés au bout de ses doigts.

Ce sont des milliers de lieues, réparties en cinq grandes îles et des centaines de falaises, d'échoueries, de piliers et de récifs. Boréal et montagneux, l'archipel se dresse en massifs glaciaires dont les cirques et l'échine vont toucher aux nuages, en prairies, en tourbières. Trônent au centre de chaque île ces sommets enneigés, où tourbillonnent des vents qui y imposent une nuit constante. Les crêtes de granite descendent du ciel vers des sous-bois de résineux fourbus, denses, peuplés d'ours, de corbeaux et de caribous. S'élancent, à l'intérieur des terres, des collines nues, rudoyées par les saisons, des lacs et des rivières qui gueulent au printemps. Liées ensemble par des ponts naturels de pierre, de terre et de galets, les îles se relient sur elles-mêmes lors des grandes marées, quand les eaux recouvrent tout et isolent chaque morceau d'un même pays.

Les baies et les fjords s'enchaînent sur la côte sauvage, offrant certains havres protégés, certains lieux d'accalmie quand frappent les tempêtes d'équinoxe, quand la mer se déchaîne et que des pans de roc, arrachés à une terre qui ne voudra jamais donner son dernier mot, s'effondrent avec fracas. C'est là que furent bâtis les premiers refuges, les premiers villages qui léguèrent le peu de mémoire que l'on a de ces temps anciens. Quand tout n'était que mer, neige et vent.

Mon pays en est un de légendes. Il est dur et froid, mais détient une abondance que nos ancêtres surent découvrir, utiliser. Outre les bancs de morues, les immenses colonies d'oies blanches, les hardes de grands cerfs qui traversent les massifs dénudés des îles centrales, l'archipel abrite des forêts de grands pins, tanguant au gré du vent, et de profonds gisements de minerais. Pêcheurs, aventuriers, pillards et bâtisseurs, les premières et premiers de ce monde, riche et pauvre à la fois, vécurent en paix et s'entretuèrent, comme le fait tout peuple isolé des autres par des vagues de vingt pieds, des jardins d'écueils et des glaces qui prennent en hiver.

De l'Île Noire aux Monts-Sauvages, du Cap-aux-Orages au Havre d'Anselme, mon pays est habité de ces gens durs, trop honnêtes pour vivre bien et longtemps. Des gens à la peau brune et tannée, aux yeux dorés comme ceux des chats. Des femmes qui, autrefois, se mariaient quand elles le souhaitaient. Des enfants qui se couvraient le visage avec du sang de loup au solstice.

Cinq siècles avant ma naissance, tant de choses ont changé.

Ils sont apparus dans cette fenêtre de temps qui survient une fois par année, au pied de navires colossaux. Les voiles blanches, on le raconte encore, touchaient les nuages à s'y confondre. Armés de ces canons qui crachaient du feu, ils détruisirent nos villes, mirent nos villages à sac, clouèrent nos

sages à de grands cercles de bois. Pendant une décennie, le tonnerre des arquebuses et des cris dévora tout. Face à leurs armes, nos épées, nos haches, nos boucliers bardés de fer ne pouvaient rien. L'envahisseur imposa sa nouvelle façon de guerroyer, et sa nouvelle religion. On nous traita de païens, d'ennemis de la foi, de barbares, de « petite race », et les yeux aux teintes étranges de mon peuple incommodèrent l'occupant. Une race *indésirable*, qu'il fallait, forcément, noyer dans l'océan du Dominat, l'ensemble des provinces acquises et repeintes aux couleurs du conquérant.

Les temples de granite et de tourbe s'effondrèrent, on construisit des églises.

Les assemblées de village furent abolies, on instaura l'autorité des préfets impériaux.

On enleva le pouvoir des femmes et on le passa aux hommes.

Seul l'usage de la langue native fut toléré, du moment qu'aucun représentant de la couronne n'était présent lorsqu'elle était parlée.

Comme une flaque de sang qui s'étalait sur le monde, le rouge de l'Empire des Lutans, la *Lutchwae*, nous avait submergés, inondés, avec tout ce que cela signifiait. Les bannières ornées de l'aigle et du soleil, du vrai souverain et de la vraie religion, flottèrent alors sur chacune de nos îles. Des colons arrivèrent de partout, des marchands, des courtiers, des fonctionnaires, des magistrats, des paysans venus occuper cet archipel conquis récemment. On nous apprit certains mots ; il fallait, après tout, savoir nommer le nouveau pouvoir en place. Le *Ministre* en était le visage. Le *Premier Secrétaire* en était le bras droit. Puis ce mot, ce nom, *Calleigat*, prononcé partout, levé partout comme un passeport ou un signe de bonne foi. Le nom de la dynastie régnante.

Mais les gens de mon pays, je vous l'ai dit, ils étaient froids et difficiles. Il ne fallut pas trois ans de ce nouveau joug pour qu'éclate une rébellion, qui fit bien trop de morts pour un si petit pays. L'atrocité des châtiments que l'on infligea aux insurgés passa le message aux autres. Le Jour des Soleils, c'est le souvenir de toutes ces femmes et de tous ces hommes que l'on cloua sur des planches, les laissant mourir au bout de leur sang, torturés par les soldats de Sa Grandeur et abandonnés à la dérive dans la baie du Havre-de-la-Paix. Toute personne, aujourd'hui née sur l'Archipel et de racines natives, porte en son sang le nom d'une victime de cette journée. Quand l'Empire grava au fer rouge, dans l'âme de tout un peuple, de quelle façon la révolte était punie. L'Amertume, comme l'appellent les gens des Îles, c'est le sentiment profond qui pèse sur leurs épaules.

Vingt ans plus tard, quand une nouvelle génération des Îles se relevait péniblement, blessée à jamais, on l'appela en renfort. Ce n'était pas un choix, bien sûr : l'Archipel était une province parmi d'autres. Son gouvernement menait des guerres sur de lointains horizons. Et le souvenir encore frais, douloureux, des horreurs du Jour des Soleils devait rester comme un éternel avertissement. Ce fut ainsi que commença la longue tradition des Compagnies Orageuses, en référence à Cap-aux-Orages, le lieu de formation des recrues.

Les femmes et les hommes de mon peuple, ils avaient le sang marin et montagnard, la peau dure, la tête froide. Leur polyvalence dans une variété d'environnements, leur cruauté facile, leur endurance et leur habileté à se déplacer en silence, pour tendre des embuscades, feraient vite leur renommée. Les parfaits auxiliaires aux troupes lourdes de cet Empire grandissant.

S'enchaînèrent les conquêtes, et les brigades de l'Archipel agirent en fer de lance. Elles s'approprièrent les arquebuses, la poudre à canon et le pistolet, s'initièrent avec naturel aux armes blanches légères. Dans de légendaires batailles qui, à nos oreilles, résonnent surtout comme des erreurs, les soldats des Îles prenaient d'assaut les positions les plus imprenables, défendaient des lieux impossibles, harcelaient le flanc d'ennemis paniqués. Minorité raciale dans les grandes armées du Dominat impérial, impétueuses et glaciales à la fois, les Compagnies étaient haïes, mais respectées.

Silencieux et fiers, pataugeant dans la boue et le sang en demeurant muets, nos ancêtres devinrent ainsi les régiments d'élite de leur oppresseur. Certains vétérans revenaient, tenaient la caserne pendant leur année de répit, avant de repartir. D'autres disparaissaient dans le néant d'interminables guerres, laissant leur famille allumer des cierges sur les eaux placides d'un soir sans vent.

Marqués à jamais par l'ancien traumatisme, dévoués à la sauvegarde du peu qu'il restait de chez eux, les soldats de l'Archipel n'entrèrent jamais en rébellion, pendant cinq cents ans de loi impériale. Vivant, luttant et mourant sous la domination des Calleigat.

Jusqu'à récemment.